

de « brigands invisibles qui n'étaient qu'une chimère inventée pour armer la France (p. 10). » M^{lle} des Echerolles nous donne d'intéressants détails sur la Fédération du 14 Juillet et sur les sentiments de quelques-uns de ceux qui y assistèrent.

Une autre page, bien curieuse, nous montre l'émigration devenue un devoir et, chose plus grave encore, une mode. « Quand partez-vous ? se demandait-on. Vous arriverez trop tard, hâtez-vous. Ils reviendront sans vous. C'est pour si peu de temps ! Comme une fièvre d'honneur fait bouillonner le sang dans les veines ! Ceux qui résistaient, dégradés aux yeux de la noblesse, étaient en quelque sorte repoussés de son sein. » Les sarcasmes, le ridicule poursuivaient les indécis. « Des bonnets de nuit, des poupées, des quenouilles leur parvenaient de toutes parts. Des billets anonymes, dictés par une mordante ironie, accompagnaient ces mystérieux envois (p. 13). »

Le séjour de Moulins était bientôt devenu intolérable. Alexandrine et sa famille s'y trouvaient trop en vue. Arrêté une première fois comme suspect, M. des Echerolles n'avait pu qu'à grand peine sortir de prison. Il fallut chercher un abri où on laissât passer la tourmente. Lyon reçut la préférence, et voilà M. des Echerolles, sa sœur et sa fille partis pour cette ville (1791). Le voyage eut ses incidents ; on entendit en passant à Roanne un discours sanguinaire de Châlier. Arrivés à Lyon, les fugitifs s'arrêtaient d'abord à l'hôtel de Milan, place des Terreaux, le premier de la ville alors ; puis ils allèrent se cacher au quartier de Vaise.

Les souvenirs d'Alexandrine nous font vivre, dès lors, de la vie des Lyonnais à cette triste époque, vie tourmentée, agitée comme celle de la France entière.

Nous assistons d'abord au massacre des malheureux prisonniers de Pierre-Scise. La faiblesse ou l'impuissance du